

BACTUERIE



FREDERIC PONCET

Frédéric Poncet

Bactuerie

© Frédéric Poncet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3874-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

Ce récit est une fiction. À ce titre, il comporte quelques approximations scientifiques qui sont là pour le servir, et non le desservir. Elles sont donc totalement assumées.

Je tiens le monde pour ce qu'il est...
Un théâtre où chacun doit jouer un rôle...

William Shakespeare

PROLOGUE

Samedi 10 février 2018

SCÈNE 1

Les machines ronronnaient, clignotaient... Aucune n'avait été remplacée depuis la création du laboratoire il y avait une trentaine d'années. Symboles de la technologie d'alors, elles accusaient leur âge : chromes devenus ternes, plastiques tous de la même teinte beige sale. Après avoir fait lentement le tour de la pièce, le regard du professeur Emnoz vint se poser sur sa main qui enveloppait la souris de l'ordinateur : même constat. Les quelques taches brunes sur sa peau ne laissaient aucune place à l'illusion. Lui aussi avait fait son temps.

Il était habituellement peu enclin aux rêveries. Jusqu'à ces derniers jours. Ou semaines ? Ou mois ? Il réalisait soudain que le mal était installé depuis un moment déjà. Était-ce un mal d'ailleurs ? Ou une juste décompression après une vie trop sérieuse ? Ou était-ce tout simplement la vie ? Dans ce cas, se serait-il fourvoyé toutes ces longues années ?

La question était trop dérangeante pour être examinée maintenant. Surtout ici, sur ce lieu de travail qui l'avait tant accaparé. Phagocyté, pour utiliser un terme en phase avec les locaux, et qu'aurait pu utiliser sa femme si tout ce qui avait trait à la biologie ne la rebutait pas autant. Devant cette dernière, il avait prétexté des préparations à vérifier, ce qui n'était pas inhabituel un samedi, afin de pouvoir venir s'isoler ici et réfléchir.

Il déplaça sa main de quelques millimètres. Le curseur à l'écran bougea lui de quelques centimètres. Il répéta l'opération, une fois, deux fois, trois fois, s'étonnant presque de ce qu'un mouvement si minime soit amplifié de la sorte, et que ces quelques centimètres puissent avoir de telles conséquences : s'il cliquait

à gauche, sa demande serait imprimée ; à droite, elle serait effacée ; au centre, elle serait enregistrée, ce qui signifierait que le dilemme serait simplement reporté à plus tard.

— Bonjour !

Le professeur sursauta, vérifia brièvement où était le curseur de la souris sur l'écran, puis regarda en direction de la porte d'entrée.

— J'ai frappé, mais je crois que vous ne m'avez pas entendue, alors je suis entrée.

La porte n'avait été qu'entrouverte, et seul le buste de sa visiteuse était visible. Elle semblait attendre une réaction de sa part avant de pénétrer davantage dans la pièce.

— Vous vous souvenez de moi ?

Aïe ! La question piège ! Tant d'étudiants étaient passés par ce laboratoire, chaque promotion éliminant les précédentes dans les chaises musicales de sa mémoire. Le souvenir de ce visage lui sembla déjà lointain. Elle avait dû quitter l'université depuis quatre ou cinq ans au moins. Il avait oublié son nom, mais se rappelait qu'elle venait d'un département voisin. Il n'eut pas le temps de répondre :

— Je n'étais pas sûre de vous trouver ici un samedi, mais j'ai tenté quand même.

SCÈNE 2

Bercé par le roulis, Stéphane piquait du nez. Lui et Nash, qui dormait déjà, étaient à l'unisson comme sur scène : chaque nouveau virage les faisait pencher, une fois à droite, une fois à gauche. À côté d'eux, Simon, le nouveau clavier, essayait de résister à leur promiscuité de plus en plus envahissante, tout en regardant par la vitre. On ne savait pas trop ce qu'il pensait celui-là. Mais aussi efficace que Claude, son oncle, qui l'avait recommandé quand il avait réalisé qu'il ne pouvait plus jouer.

Dans un dernier grondement du moteur, la camionnette s'arracha de la côte et déboucha sur un vaste plateau. La route était désormais toute droite, et on distinguait au loin un clocher qui émergeait du bocage.

— C'est là-bas ! lâcha Fabrice, accompagnant sa remarque d'un coup de menton.

Ces coups de mentons qu'il affectionnait particulièrement, pour désigner, questionner, ordonner. Stéphane se redressa et regarda le GPS qui indiquait l'arrivée dans 3 kilomètres au bout de la ligne droite ; ça ne pouvait effectivement être que là. Nouveau coup de menton à destination de Phil qui conduisait :

— Tu peux me passer la pochette qui est dans le vide-poches de ta portière ?

Phil s'exécuta, bloquant le volant avec ses genoux pour d'une main prendre la pochette demandée, et de l'autre se saisir du paquet de cigarettes qui dépassait de la poche de sa veste.

La réaction de Fabrice ne tarda pas :

— Attends qu'on soit arrivés !

Encore quelques centaines de mètres et la camionnette stoppa devant une barrière métallique qui barrait la route. Un écriteau en carton y était accroché de travers, désignant l'entrée d'un pré sur la droite : « Parking obligatoire ». Un agent de sécurité s'approcha, visage fermé. Il avait le physique requis : tenue paramilitaire, épaules larges, crâne rasé, une oreillette fixée à l'appendice

correspondant.

Phil baissa la vitre :

— Bonjour, nous sommes les musiciens. Pour aller à la salle polyvalente ?

Son interlocuteur hocha la tête, jeta un coup d'œil prolongé sur la camionnette comme s'il voyait à travers la tôle, puis lâcha :

— Faut vous garer là, aucun véhicule ne circule dans le village pendant la fête !

— Nous avons tout le matériel à décharger...

— Faudra faire à pied !

— C'est impossible ! Il y...

L'agent disparut, ne daignant pas entendre la fin de sa phrase. Fabrice l'aperçut dans le rétroviseur faire de grands gestes en direction d'une voiture qui arrivait derrière. Il grogna :

— On est tombés sur une vedette.

La voix ensommeillée de Nash se fit entendre pour la première fois depuis le départ :

— Y'a qu'à descendre et pousser la barrière.

— Vas-y ! T'as vu la tête et les bras du gars ?

Fabrice soupira et sortit un papier de sa pochette.

— Je vais appeler le maire : s'il veut de la musique, il faudra que son gorille comprenne.

SCÈNE 3

Le professeur attendit que la porte soit refermée pour réveiller l'ordinateur qui s'était assoupi. Les trois possibilités l'avaient attendu sagement. Il soupira et se reformula une énième fois les tenants et aboutissants des options qui s'offraient à lui. Demander sa retraite anticipée et avoir enfin du temps libre. Mais pour quoi faire ? Sa femme ne manquait pas de projets de voyages et d'aménagements de leur maison, mais il ne se voyait ni en globe-trotter ni en bricoleur d'un dimanche interminable. Et la baisse de revenus qui découlerait de sa décision mettrait de toute façon rapidement un frein aux desseins de son épouse. Ou continuer jusqu'à l'âge prévu, réfugié dans le seul univers qu'il connaisse vraiment, le seul univers lui procurant la tranquillité indispensable à son équilibre.

De plus, il y avait maintenant cette Camille, et l'affaire dont elle l'avait entretenu. S'il acceptait de l'aider, il allait avoir besoin d'un peu de temps, mais sans avoir de comptes à rendre sur ses occupations. Et dans ce cas, la période calme qui s'annonçait au laboratoire serait propice à quelques investigations.

Sa main reprit la souris et fit voyager le curseur de quelques centimètres. Il savait depuis le début que sa pusillanimité l'entraînerait vers ce choix : il cliqua sur « enregistrer ».